

**Ateliers de Philosophie de l'éducation  
Besançon / Liège**

**2015-2016**

**IDÉOLOGIE ET ÉDUCATION**

**Descriptif**

Centré sur les questionnements, les paradoxes, les difficultés et les querelles de la philosophie de l'éducation, le séminaire prend comme fil conducteur la notion d'idéologie pour envisager les questions suivantes : l'articulation entre politique d'asservissement et politique d'émancipation et le rôle du langage dans cette difficulté ; l'articulation d'un concept d'enfance à une philosophie du langage et du discours ; la question de la constitution de communs dans la langue et l'éducation ; les rapports de l'institution scolaire et du travail.

**Fonctionnement**

Cet atelier, ouvert à tous, est un atelier tournant entre Besançon (France) et Liège (Belgique). C'est un atelier de travail, chaque séance correspondant à un programme de lecture détaillé en amont, précédé d'une présentation problématique de ce corpus par l'un des membres du séminaire. Un atelier dure deux séances, chaque séance dure une demi-journée. Il y a trois ateliers par an.

**Calendrier**

**I. 27 janvier, 14h-17h et 28 janvier, 9h00-11h30**

**« Pratiques linguistiques et pratiques scolaires du point de vue du matérialisme historique »**

Besançon, UFR SLHS, 30 rue Mégevand, Grand Salon

Séances animées par Antoine Janvier (Université de Liège) et Fabio Bruschi (Université de Louvain)

« [L]'Eglise a été aujourd'hui remplacée par l'Ecole dans son rôle d'*Appareil idéologique d'Etat dominant* ». L. Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'Etat ».

« L'unité d'une langue est d'abord politique. Il n'y a pas de langue-mère, mais prise de pouvoir par une langue dominante (...) ». G. Deleuze, F. Guattari, *Mille plateaux*.

**Résumé**

A partir des années 70, sous l'impulsion des luttes étudiantes, la question de la *forme scolaire* s'impose comme un problème névralgique aux yeux des intellectuels d'orientation marxiste, en particulier dans l'entourage de Louis Althusser qui publie en 1970 sa célèbre note « Idéo-

logie et Appareil idéologiques d'Etat ». Plusieurs travaux (Baudelot et Establet, 1971 ; Balibar et Laporte, 1974) s'efforcent de remettre en question l'image que l'institution scolaire donne d'elle-même comme milieu neutre et indépendant des luttes de classe, et de comprendre sa « séparation » comme une manière spécifique de participer au processus de la reproduction de ces luttes sous l'égide de la classe dominante. Ces travaux se détachent de l'approche proposée par Bourdieu et Passeron dans les mêmes années. Si Bourdieu et Passeron insistent sur la manière dont, à travers sa fonction « démocratique », la scolarisation généralisée enregistre les inégalités entre les individus dues à leur origine de classe, l'orientation marxiste défendue par Baudelot et Establet ou Balibar et Laporte comprend la scolarisation comme une opération de reproduction active de la *division* entre classes au moyen de sa prétention à l'unité et à l'unification de la masse des citoyens. Pour ces auteurs, l'opération de reproduction active passe en particulier par *l'apprentissage linguistique* : la division scolaire se déploie avant tout comme la division entre *pratiques différentes d'une même langue* essentielles à la constitution du français comme langue commune. Que ce soit d'un point de vue plus systématique (Baudelot et Establet) ou d'un point de vue plus directement historique (Balibar et Laporte), deux séquences sont identifiées comme jouant un rôle fondateur dans ces processus d'unification-division : la Révolution française, où se développe l'uniformisation linguistique, et la mise en place de la scolarisation généralisée sous la IIIe République.

Nous proposons de revenir sur ces travaux aujourd'hui relativement oubliés, et d'en dégager la cohérence théorique à partir de leur inscription dans la problématique althussérienne de l'idéologie d'une part, et, d'autre part dans le champ des analyses politiques de l'uniformisation linguistique développées dans les années 70 aussi bien par des historiens (De Certeau, Julia, Revel) que par des philosophes (Deleuze et Guattari). Ces approches nous permettront d'aborder d'un point de vue critique, à la fois historique et systématique, la manière dont les différentes pratiques d'apprentissage de la langue participent, par leur inscription dans la forme scolaire, à ce qu'on pourrait appeler un processus d'unification divisante. Il s'agira par là d'éprouver la possibilité d'introduire une *position non scolaire* dans l'appareil scolaire même.

### **Bibliographie indicative**

L. Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'Etat » (1970), in *Sur la reproduction*, Paris, PUF, 2011.

Chr. Baudelot, R. Establet, *L'école capitaliste en France*, Paris, Maspero, 1971.

R. Balibar, D. Laporte, *Le français national. Politique et pratique de la langue nationale sous la révolution*, Présentation de E. Balibar, P. Macherey, Paris, Hachette, 1974.

M. De Certeau, D. Julia, J. Revel, *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois*, Paris, Gallimard, 1975.

G. Deleuze, F. Guattari, « Postulats de la linguistique », in *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980.

R. Balibar, *L'institution du français. Essai sur le colinguisme des Carolingiens à la République*, Paris, PUF, 1985.

### **II. 9 mars, 14h-17h et 10 mars, 9h00-11h30**

#### **« Langages en Révolution »**

Besançon, UFR SLHS, 30 rue Mégevand, Grand Salon

## Résumé

Malgré les quelques querelles qui émaillèrent la célébration du bicentenaire de 1789, la Révolution française est à nos yeux un événement essentiellement pacifié. Les mots de liberté, d'égalité, de peuple ou de république nous apparaissent moins comme des idées en armes que comme des instruments conceptuels ; si l'on discute leurs acceptions, nous n'en remettons plus en cause la pertinence. Ainsi le mot célèbre de Joseph de Maistre déclarant la révolution « satanique en son essence » ne nous paraît-il pas seulement dépassé, mais à la lettre, insignifiant. En cela, nous sommes les héritiers des artisans de la III<sup>ème</sup> république, qui de Ferry à Lavis, pacifièrent entièrement le legs de la Révolution française par l'entremise de l'école. Réintégrée dans l'histoire de France comme épisode patrimonial fondateur, 1789 pouvait alors devenir ce qu'elle est encore pour nous : un objet *pédagogiquement transmissible*, enclose dans les frises de nos manuels par les dix ans qui la sépare du 18 Brumaire.

Or, même le lecteur le moins attentif en conviendrait : en parcourant les œuvres d'auteurs apparemment aussi hétérogènes que Michelet ou Tocqueville, Comte et Marx, Victor Hugo et Pierre Leroux, force est de constater que la Révolution française irrigue le XIX<sup>ème</sup> siècle bien au-delà l'enregistrement de sa fin par l'histoire officielle. Tel est le paradoxe que tous éprouvent : terminée dans les faits, la Révolution n'en continue pas moins sous une forme à la fois évanescence et massive. Elle devient une *idée*, ou pour mieux dire un *esprit*. Tocqueville y voit un « fait providentiel », Michelet un « éclair d'éternité », Marx une pantomime ou un « spectre ». Mais tous consonnent : *quelque chose* s'est produit en 1789 dont la chronologie la plus scrupuleuse échoue à épuiser le sens. Libérés de leur gangue séculaire, les mots de liberté, d'égalité, de peuple, ont cessé de calquer la réalité pour entreprendre de la *produire*. Peut-être Sade est-il le premier à noter et goûter à cette ivresse du langage désaffilié de l'obligation ou de la décence à l'égard du réel. Les mots subvertissent et fabriquent cette « insurrection nécessaire, dans laquelle il faut que le républicain tienne toujours le gouvernement dont il est membre ».

Nous voudrions montrer dans cette séance que, pour les hommes du XIX<sup>ème</sup> siècle, le nom politique de cette insurrection des pouvoirs du langage n'a qu'un visage : celui de la *Terreur*. Les terroristes, écrit Michelet, « ces terribles abstraits de quintessence, s'armèrent de cinq ou six formules, qui comme autant de guillotines, leur servirent à abstraire les hommes ». Aussi n'y aura-t-il pas de *pédagogie* révolutionnaire, pas d'héritage transmissible de cet événement fondateur qui confondit la fraternité et la mort, sans que soient conjurés les *spectres* de la Terreur. Avant de faire la révolution (1830, 1848, 1871), encore faudrait-il pouvoir la *dire* : restituer aux mots de peuple, de démocratie, de liberté leur sens et l'espace commun de leur transmission. Avant que Victor Hugo n'écrive en 1874 le bien nommé *Quatrevingt-treize*, c'est principalement chez Jules Michelet, Edgar Quinet et quelques autres, qu'on pourra voir apparaître ce projet sans lequel la société ne saura jamais *s'enseigner* : faire la théorie des langages la Terreur.

## Bibliographie indicative

E. Quinet : - *La Révolution*, Paris, Belin, vol.2, Livres V, XVI, XVII.

- *Le christianisme et la Révolution française*, Leçons 13-15.

J. Michelet, *Le peuple*, Paris, GF.

D.A.F. de Sade, *La philosophie dans le boudoir*, Paris, Folio, 5<sup>ème</sup> dialogue.

P. Roussin, *Misère de la littérature, terreur de l'histoire*, Paris, Nrf, Gallimard, 2005.

Destutt de Tracy : *De l'amour, Traité de la volonté*, l'« Idéologie proprement dite ».

### **III. Deuxième quinzaine de mai**

Séances animées par Carole Widmaier et Sophie Wustefeld